

La Grande Peur des dominants

François L'Yvonnet

“Le temps du monde fini commence” (Paul Valéry)

“La Grande Peur des dominants” n’est plus celle — bernanosienne — des *bien-pensants*. Qui étaient ces bien-pensants? Tous ceux qui cherchaient à se concilier les faveurs de ceux qui les briment. Tous ces intellectuels qui cherchaient la protection du puissant du jour. Il y avait comme une agonie, l’engloutissement d’un monde. La chrétienté n’est peut-être plus qu’un rêve, dira-t-il. Et la peur, un simulacre d’intériorité. Bernanos croyait encore qu’une voix pouvait couvrir le bruit des bottes.

Dans *La Grande peur*, il opposait au fascisme les valeurs de l’Église; à l’esprit de vieillesse (prudence, égoïsme et calcul), l’esprit d’enfance; à la trahison des clercs, l’honneur des pauvres; à la soif de l’argent, la quête de la sainteté.

En ces temps-là, la peur était encore de la lâcheté et la fuite une démission. Démission devant les puissants, devant l'agent, devant le diable. Il y avait ceux qui pactisaient et ceux qui résistaient! On rêvait d'un nouveau Moyen Âge, d'une nouvelle spiritualité occidentale. "France, souviens-toi de ton baptême!" Cela avait des allures de restauration. Mais c'est que l'avenir était encore possible, du moins en creux. On croyait à l'histoire, comme on croyait à la grammaire. L'espérance trouvait des occasions de conjugaison. C'est que la catastrophe avait encore un sens, celui d'une disparition. Quelque chose avait eu lieu, de suffisamment précieux, pour qu'on en éprouve douloureusement le retrait. Comme le *desiderare* latin (de "*sidus*", étoile), qui dans la langue des augures évoquait une sorte de constatation: l'absence d'un astre, accompagnée d'une forte idée de regret).

Mais, si nous sommes au-delà de la fin, comme le dit Jean Baudrillard, l'avenir est derrière nous, du moins l'avenir "historique", avec sa rationalité, ses avancées (*progredior*), ses tournants, sa finalité. "Nous sommes désormais dans une sorte de processus d'illimité, où la fin n'est plus repérable" (*Mots de passe*, p. 69). L'histoire serait devenue, au sens propre, interminable. La peur est peut-être l'affect de l'interminable. Tout se développant dans une sorte de vide, Baudrillard ajoute: "on perd à la fois la mémoire du passé, la projection du futur, la possibilité d'intégrer ce futur dans une action présente".

La peur elle-même s'en trouve transformée. Elle ne porte plus sur un objet quelconque: de quoi a-t-on peur, en effet? Certes, il est plus adapté de fuir de peur que de trembler sur place. Mais, que fuit-on et où fuit-on? Quelles lignes de

fuite dans un monde sans profondeur? Une géographie classique des frousses comprendrait des espaces différenciés, gradués, avec ses refuges, ses zones intermédiaires, ses vis-à-vis. La “grande peur” de 1789 mêlait, par exemple, des peurs diverses (chaque fois rapportable à des objets, fussent des fantômes d’objet): peur d’un complot aristocratique, peur des “anarchistes” (surtout au moment de Brumaire, en 1799), peur des armées de brigands, des miséreux. D’une vague déferlante, qui allait tout détruire. Le tocsin, de village en village, transmettait la rumeur. Le bruit courrait, comme on dit. Mais on pouvait se mettre à l’abri, en attendant que passe la tempête. On pouvait prendre les armes. “Se vouer à l’histoire, c’est apprendre à s’insurger”, dit Cioran. Il y avait jadis une légitimité à s’insurger contre les désordres du monde.

On ne peut pas se contenter de rabattre cette peur sans objet (et peut-être sans sujet) sur l’angoisse — en tant que catégorie ontologique (“existentielle”) — par laquelle nous serions rapportés à notre être propre.

La peur elle-même s’affole: elle cherche à s’incarner pour s’exorciser, mais elle ne trouve rien d’autre qu’elle-même. Peur de la vache folle, peur des virus informatiques, peur du SRAS, peur des “terroristes”, peur du voile. Chaque fois la même tonalité atone, qui ne trouve plus d’expressions adéquates: quels contenus ont aujourd’hui les attitudes suscitées par la peur: lâcheté, soumission, silence, violence? Et les sentiments supposés l’accompagner: impuissance, culpabilité, frustration? Galopante comme un virus, la peur devient totalitaire!

On peut, bien sûr, n'y voir qu'un avatar de la peur de la mort, de cette mort évacuée — parce qu'inéchangeable —, de cette mort déniée dans nos sociétés occidentales marchandes. Alain Badiou,¹ dit ainsi, que la toute fraîche loi “foulardière” française — l'expression est de lui — n'exprime qu'une seule chose: la peur.

Les Occidentaux en général, les Français en particulier, ne sont plus qu'un tas frissonnant de peureux. De quoi ont-ils peur? Des barbares, comme toujours. Ceux de l'intérieur, les “jeunes des banlieues”; ceux de l'extérieur, les “terroristes islamistes”. Pourquoi ont-ils peur? Parce qu'ils sont coupables, mais se disent innocents. Coupables d'avoir, à partir des années 1980, renié et tenté d'anéantir toute politique d'émancipation, toute raison révolutionnaire, toute affirmation vraie d'autre chose que ce qu'il y a. Coupables de se cramponner à leurs misérables privilèges. Coupables de n'être plus que de vieux enfants qui jouent avec ce qu'ils achètent. Eh oui, “dans une longue enfance, on les a fait vieillir”. Aussi ont-ils peur de tout ce qui est un peu moins vieux qu'eux. Par exemple, une demoiselle entêtée. Mais surtout, Occidentaux en général et Français en particulier ont peur de la mort. Ils n'imaginent même plus qu'une Idée puisse valoir qu'on prenne pour elle quelques risques. “Zéro mort”, c'est leur plus important désir. Or, ils voient partout dans le monde des millions de gens qui n'ont aucune raison, eux, d'avoir peur de la mort. Et, parmi eux, beaucoup, presque chaque jour, meurent au nom d'une Idée. Cela est pour le “civilisé” la source d'une intime terreur.

La peur serait-elle l'apanage de l'occident? Serait-elle la rançon de l'aveuglement? Sur les ruines de la révolution, sur les ruines de l'“idée”, il n'y aurait plus que la peur en partage. La peur, notre nouvelle *weltanschauung*.

Vous connaissez sans doute la nouvelle de Maupassant, qui a pour titre, justement, *La peur*. Le héros — nous som-

mes sur un bateau qui croise quelque part en Méditerranée — fait cette curieuse remarque:

La Peur, je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, Messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien; on est résigné tout de suite; les nuits sont claires et vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

C'est donc trop dire qu'elle désoriente...

Une civilisation de la peur?

Nos rencontres alexandrines portent sur “L'hégémonie et la civilisation de la peur”. C'est le “et” qui fait ici problème. “*Dies süsse Wörtlein: 'und'*”, “Le petit mot plein de douceur: ‘et’” dont parle Wagner dans *Tristan et Isolde* (II, 2). Comment articuler l'hégémonie — autrement dit la “domination” sans partage, et sans égale historiquement, de la puissance américaine sur le reste du monde —, et la “civilisation de la peur”.

La “civilisation”, entendue en un certain sens (sur lequel aime jouer notre ami Candido Mendes), est hégémonique par essence. Dans leur rapport au monde, la civilisation et la culture font deux: l'une est transformatrice — elle est essentiellement objectivante —, l'autre porte l'empreinte de la subjectivité, elle est ouverture plurielle.

Le mythe prométhéen — dont l'occident a été le creuset — fait du monde un processus continu (et historique) de réification (et de domination), qui a produit un double effet: d'abord, d'expropriation objective des cultures. Puis d'ex-

appropriation du subjectif par la révolution médiatique. C'est dans cette perspective générale — hégémonique — qu'une "civilisation de la peur" est envisageable.

Ces précisions ne sont pas inutiles, si l'on veut comprendre, dans un tel contexte de confiscation et d'expropriation, l'enjeu de la latinité. Si l'on veut comprendre également de quelle nature est cette "peur", dont parle notre programme.

Dans le texte liminaire, qui rappelle les raisons d'être d'un dialogue avec l'autre, avec l'islam en particulier, il est question, dans notre monde, d'une *paralyse* de la quête des altérités culturelles et d'un *raidissement* de la lutte proclamée contre le terrorisme mondial. Pesons chaque terme. La *paralyse*: la peur peut être paralysante, en effet, mais elle est alors privée de tout bénéfice adaptatif, pour parler comme les éthologues. C'est la capacité même d'agir qui est en cause. Nous serions pris dans les rets d'une menace inassurable. L'ennemi est partout et donc nulle part. Comme l'univers post-copernicien, l'espace "apeuré" serait sans centre (sanctuarisé) et sans périphérie. Le temps même de la réflexion — qui requiert la distension et la délibération — s'en trouverait comme aboli. C'est après-coup seulement que l'événement "terroriste" devient *effectivement* possible. Suffit-il alors de reprendre langue, de renouer le dialogue, de redonner du mouvement, de tisser des liens d'amitié (la *philia* grecque) pour vaincre la paralysie? Le *raidissement*: le philosophe Alain parlait du fanatisme comme d'une pensée *raidie* qui se limite, qui ne voit qu'un côté, qui ne comprend point la pensée des autres. Le dogmatisme comme délire récitant. Il y manque, dit-il, cette pointe de diamant, le doute, qui creuse toujours. Mais avec Alain, nous sommes

encore dans un univers intellectuel qui croyait à la rationalité. Qui croyait que les problèmes avaient des solutions acceptables par tous. Qui croyait en somme à l'universel.

Mais de *quoi* a-t-on peur? De quelle peur s'agit-il? La terreur est intense, mais elle est fugace (les habitudes de vie, après l'horreur, reprennent bientôt le dessus), c'est une arme sanglante, mais une arme aux effets temporaires. La terreur (celle que cherche à provoquer le terrorisme) a même sa qualification pénale (la loi de septembre 1986, en France, parle d'une infraction "ayant pour but de troubler gravement l'ordre public par l'intimidation ou la terreur"). La peur, plus insidieuse, est une sorte de "*stimmung*", un état d'âme qui modifie notre perception, voire la "sature". Elle cancérisse la "culture". L'autre devient suspect, en tant qu'autre. On lutte contre la peur, en cherchant à évacuer l'étrangeté, tout ce qui résiste au familier. La "civilisation de la peur" étend son emprise par capillarité. On ne saurait réduire la peur (fut-elle du terrorisme) au terrorisme, et partant à la terreur qu'il générerait. Lors d'une réunion de l'Académie de la Latinité à Rio, en 2002, Candido Mendes² parlait d'une "civilisation objective de la peur", où la suspicion tient lieu de relation interpersonnelle, où toute altérité est devenue suspecte.

Dans la pensée politique classique — chez Hobbes, par exemple — la peur a pu être conçue comme la "condition pré-rationnelle de la rationalité politique".³ La peur — celle de la mort, en l'occurrence — permettant le passage de l'état de nature à l'état civil. La bonne et vieille trouille était une "passion salvatrice". Nous ne sommes plus dans la configuration contractualiste. Peter Sloterdijk constate que les

Américains (il y ajoute les Arabes!), refusant de déposer les armes à l'entrée du temple de la démocratie, refusent par là même la castration hobbesienne. Une castration symbolique par contrat qui consiste à se défaire de l'orgueil, des armes, du bouclier, “de tous les attributs qui constituent le sujet d'une arrogance, d'une prétention, d'une volonté de faire valoir [ses] propres qualités”.

Le “modèle démocratique”

Les anglo-américains cherchent à imposer à l'Iraq un “modèle” démocratique. Par la contrainte et dans les ruines, lui tracer des voies d'avenir. Les grandes sociétés américaines s'y emploient (les politiques y ont des intérêts à peine masqués). Cette reconstruction d'un certain point de vue n'est pas sans analogie avec celle de l'Allemagne, qui a eu la peur pour horizon.

Dans un texte paru en Allemagne en 1999, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*,⁴ W. G. Sebald propose une analyse très remarquable du tabou qui a frappé les bombardements massifs des villes allemandes par l'aviation alliée pendant la seconde guerre (un million de tonnes de bombes, pour la seule Royal Air Force). Bombardements, qui firent des centaines de milliers de morts (on parle de six cents milles civils tués), et dont l'intérêt purement militaire est de plus en plus contesté. Tabou, non du point de vue des Alliés eux-mêmes, qui justifient ces opérations de terreur pour précipiter la fin de la guerre, que des Allemands. La thèse de l'auteur est la suivante: le silence allemand sur ces événements tient au fait que la destruction

totale — par exemple de la ville de Worms — est moins l'issue effroyable d'une aberration collective (le nazisme), que la première étape de la reconstruction réussie. Avec le temps, la reconstruction devient légendaire. La reconstruction requiert la destruction préalable. Il y a en Iraq quelque chose d'analogue. Il y a une volonté de l'Amérique et de ses alliés — il suffit d'écouter les déclarations faites ici et là pour s'en convaincre —, pour provoquer chez les iraqiens un pareil refoulement. Le catalyseur de la reconstruction, W. G. Sebald le dit sans ambages,

c'est le flot d'énergie psychique intarissable jusqu'à ce jour, dont la source est le secret gardé par tous les cadavres emmurés dans les fondations de notre système politique.

Cette analyse garde toute sa pertinence. C'est un secret (comme les secrets de famille) qui est censé assurer l'avenir du pays. Et ce secret à quelque chose à voir avec une peur très infantile, avec la peur de nuit. Ce que les anglo-américains exportent c'est la communauté par la peur, et non pour sortir de la peur. Elle tient lieu de solidarité. Elle est promesse terrifiante d'avenir pour qui ne marche pas droit.

“Un spectre hante aujourd'hui l'ordre mondial, c'est le terrorisme” (Baudrillard)

Nous serions dans un état de guerre permanent. Mais une guerre sans guerre, puisque sans déclaration, sans bataille, sans but. Les états-majors occidentaux donnent l'impression de mener une guerre contre eux-mêmes, contre le doute, contre la peur, en effet. Non pas la guerre de tous contre tous (*Bellum omnium contra omnes*), qui autoriserait

l'expectative, l'attente de nouveaux pactes ou contrats fondateurs, mais de tous contre personne.

Dans cette civilisation de la peur, le statut même de l'ennemi — aujourd'hui, le terroriste — a changé. Il est à la fois classiquement l'ennemi, que l'on identifie comme tel, qui signe des revendications, laisse des empreintes, déclare, publie (fait même de la motocyclette), mais il n'est plus "frontal". Nous suivons ici la lumineuse typologie proposée par Jean Baudrillard.⁵ Lorsque l'ennemi était "frontal", il suffisait de se barricader, d'établir des remparts. L'ennemi était visible (Baudrillard ajoute que jusqu'à la lutte des classes de Marx, on était toujours dans cette figure). Lorsqu'il devient souterrain, comme le rat pestiféré, il faut inventer une prophylaxie capable de contenir un ennemi devenu insaisissable (les fantômes de cinquième colonne sont de cette nature)... Puis vint une autre génération d'ennemis: les cafards, qui se déplacent non pas dans l'espace réel à trois dimensions, mais dans les interstices. Un ennemi beaucoup plus difficile à réduire (l'hygiénisme devient radical). L'ennemi du quatrième type est de nature virale, il n'y a plus de résistance possible.⁶ Comme le virus informatique, il est à la fois information et destructeur d'information... Il y a une dissémination annihilante.

Dans une certaine pensée politique, celle d'un Carl Schmitt, par exemple, accepter l'existence de l'ennemi conduit à la conception de l'ennemi juste.

Il y faut admettre qu'il existe certaines symétries avec votre adversaire. La guerre classique était marquée par la reconnaissance de cette symétrie.

Or, comme le remarque Sloterdijk, il y a une

tentation moderne, à laquelle nous avons tous plus ou moins cédé, d'abolir la notion d'ennemi, c'est-à-dire la notion d'ennemi juste auquel je suis lié dans un rapport tragique et réversible.⁷

Il n'y a plus d'ennemi juste, l'adversaire n'a pas d'autre choix que de disparaître: "il y a toujours un élément d'exterminisme dans notre façon de mener un combat". Peter Sloterdijk ajoute:

L'arrogance sadique des Américains — (qu'il distingue de l'arrogance masochiste des Européens) — réside dans la présomption qu'en l'autre, il y a toujours un Yankee enfermé qui ne demande qu'à sortir.⁸

Concernant les actes terroristes eux-mêmes, dans un autre texte,⁹ Jean Baudrillard envisageait plusieurs hypothèses:

1) Celle dite "zéro": ce sont des événements "sans importance" (l'histoire "tribunal de l'histoire" ne les retiendra pas).

2) On peut les rapporter à des fous suicidaires, des tueurs sans âme à la solde de "puissances maléfiques" (hypothèse qui se retourne dans la justification classique: le terrorisme en tant qu'expression du désespoir des peuples. Il y aurait alors une sorte de rationalité terroriste. Il ne serait que la continuation des luttes par d'autres moyens (du *Tres de Mayo* aux *Twin Towers*).

3) La thèse d'Arundati Roy: le terrorisme est le jumeau diabolique du système. L'un et l'autre sont également exécrables.

4) Et enfin, hypothèse “maximale” ou souveraine, retenue par Baudrillard lui-même, l'événement (en l'occurrence, le 11 septembre) crée une zone d'échange impossible. L'asymétrie est irréductible. Le terrorisme n'a pas de sens, pas d'objectif, et ne se mesure pas à ses conséquences réelles, politiques ou historiques. La lutte a été déplacée dans l'univers symbolique. Et le système, à ce niveau, est incapable d'échange.

Terme à terme, on pourrait dégager des niveaux de “peur” correspondants:

1) Dans le cas de l'hypothèse zéro, plus de peur que de mal, elle serait illusoire, (elle résulterait d'une connaissance inadéquate). Il faudrait imaginer la concernant un remède de type épicurien (en complément du *tétrapharmakos*).

2) La peur serait le signe de la culture et de la lucidité face à la folie et au fanatisme. Qui a peur est encore humain. Les éthologistes parleraient ici d'une peur “adaptative”. Sans compter les sursauts d'héroïsme chevaleresque qu'elle autoriserait encore.

3) La peur que le monde soit devenu fou, à la manière de George Steiner. La peur naîtrait de l'indifférenciation, elle témoignerait d'un affolement des catégories mentales. La “barbarie”, c'est l'absence de “langue commune”, et avec elle s'absenterait un ensemble de distinctions supposées fondatrices (on affame bien la planète, on tue des civils en Palestine, pourquoi ne pas faire sauter un train ou un autobus, si le combat le justifie?). Il y aurait un système d'équivalence général dans lequel prospérerait la terreur.

4) Avec l'hypothèse maximale, c'est une tout autre peur qui se profile: c'est la peur du vide (qui naît d'une aspiration, d'une conversion gigantesque, lié à l'échange symboli-

que). La civilisation de la peur c'est l'univers virtuel. La peur, c'est le vertige devant un échange refusé.

La violence "classique" pouvait passer pour être "accoucheuse" de l'histoire, elle avait sa place dans le lent et patient travail du négatif. L'irrationnel n'était qu'un moment du rationnel, comme le mal du bien, l'insensé du sensé. La violence terroriste, qui est au-delà de la violence (Baudrillard), n'a ni sens (ni orientation, ni signification), ni cause ni fin. Elle est à la mesure du système général, parachevant

l'orgie de puissance, de libération, de flux, de calcul dont les Twin Towers était l'incarnation, tout en étant la déconstruction violente de cette forme extrême d'efficiencia et d'hégémonie.¹⁰

"Tout est bruit pour qui a peur" (Sophocle)

Il y a aujourd'hui une pensée unique qui tend à s'imposer un peu partout en occident, pur produit de la nation "démocratique" devenue hégémonique, qui élève une prétention quasi métaphysique à dire le bien et le mal, le vrai et le faux. La déclaration d'un dirigeant américain est à cet égard significative:

Les Etats-Unis ont une responsabilité spéciale pour diriger ces efforts contre le terrorisme. Il y a des moments où l'Amérique, et elle seule, peut faire la différence entre la guerre et la paix, entre la liberté et la répression, en l'espoir et la peur.

Une "responsabilité spéciale", des "moments": il y aurait une sorte de garantie théologique. S'il y a assurément de la rodomontade dans l'eschatologie bushienne, il y a aussi

l'idée, métaphysiquement plus sophistiquée, d'une assurance transcendante qui sauverait le jugement de l'affolement nihiliste. La déclaration du dirigeant américain dit que l'Amérique, et elle seule, est capable de "*faire la différence*". Mais, ne sommes-nous pas déjà au-delà de la différence? Le monde se venge, dirait Baudrillard. Ce n'est plus nous qui imposons les règles du jeu. C'est la logique de la suspicion généralisée qui impose les siennes. "C'est l'ordre mondial imposé qui rend *persona non grata* la réalité des idées". C'est la nouvelle configuration du monde... Le monde hégémonique a produit son "double aveugle", qui en est à la fois la célébration et la destruction. (À propos des Tours de New York, Baudrillard dit que le système entier semble avoir prêté main-forte à l'action initiale.)

"N'ayez pas peur", disait le Premier ministre français aux voyageurs d'une gare de chemin de fer au lendemain des attentats de Madrid. C'est la phrase évangélique reprise par Jean-Paul II, en octobre 1978, nouvellement élu pape. "N'ayez pas peur!", "Ouvrez grandes les portes au Christ". N'ayez pas peur, donc espérez. Nous dirions, à la suite de Spinoza, mais aussi des Stoïciens: "N'ayez pas peur, il n'y a rien à espérer." Mais, il y a peut-être à comprendre. "La peur ne peut se passer de l'espoir et l'espoir de la peur", disait le même Spinoza. Pour Spinoza, la guerre généralisée, l'insécurité, la servitude comme peur sont les contraires de la "liberté". La liberté, qui n'est pas ici le libre-arbitre, consiste à transformer le désir, non à le supprimer. Contre la peur, peut-être faut-il convertir notre rapport au monde.

Que faire? C'est la question laissée en suspens par Lénine en 1902. Derrière cette interrogation — dont Lénine fit

un livre —, il y a à la fois un constat d'échec, quelque chose a tourné court, et en même temps, une réflexion méthodologique fondamentale. Il fallait tirer toutes les conséquences d'une impasse, d'une véritable aporie théorique et pratique. Une question de méthode, si l'on veut, le mot *méthode*, devant être pris dans son sens propre et grec, "*methodos*", un "chemin qui mène au loin", un chemin qui n'est pas tout tracé, mais qui advient à mesure que l'on chemine...

Nous connaissons la réponse de Lénine: "Il faut prendre la parole..." Un seul journal pour toute la Russie! Il faut *enchaîner le discours*. C'est l'*enchaînement* du discours qui permettra d'embrayer sur l'action. C'est aussi, à sa manière, ce que disait Jean-François Lyotard au milieu des années 70: personne ne peut arriver à des vérités absolues, mais chacun peut prolonger et enchaîner son discours.

Le dialogue est sans doute la grande arme contre la peur. Qu'est-ce que dialoguer, sinon être capable d'habiter le présent vivant. Sinon se tenir au plus près d'une pluralité native (notre latinité) qui offre à l'autre le possible frayement vers sa propre altérité. Contre la peur, pas essence banalisante, il reste à inventer des singularités.

Notes

1. *Le Monde*, 22 février 2004.
2. *De la culture du dialogue à la civilisation de la peur*, Rio de Janeiro, 2002.
3. *Les battements du monde*, dialogue avec Daniel Finkelkraut, Pauvert, 2003, p. 100.
4. Acte sud, trad. Patrick Charbonneau, 2004.
5. *D'un fragment l'autre*, Albin Michel, 2001, p. 110 sq.

6. “Que peut-on faire alors? Contre un ennemi invisible et donc insaisissable”, ajoute Baudrillard: “je suppose qu’il faut se faire soi-même invisible et insaisissable. Il faut que la pensée devienne virale elle aussi” (*ibid.*).
7. *Les battements du monde, op. cit.*, p. 140.
8. *Les battements du monde, op. cit.*, p. 206.
9. “Hypothèses sur le terrorisme”, in *Power inferno*, Galilée, 2002, p. 30 sq.
10. *Power inferno*, Galilée, 2002, p. 37.